

Didier Debaise et Isabelle Stengers (éd.), *Gestes spéculatifs*, Dijon, Les Presses du réel, coll. « Drama », 2015, 352p., 28 €.

Patrick Cerutti

DANS **REVUE PHILOSOPHIQUE DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER** 2017/3 Tome 142 , PAGES 377N À 434N
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-3833

ISBN 9782130788553

DOI 10.3917/rphi.173.0377n

Date de mise en ligne : 23/08/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-philosophique-2017-3-page-377n?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Didier Debaise et Isabelle Stengers (éd.), *Gestes spéculatifs*, Dijon, Les Presses du réel, coll. « Drama », 2015, 352p., 28 €.

Nous ne pouvons penser et sentir sans abstractions. La philosophie est une anthropologie des pratiques de pensée qui nous apprend la vigilance quand il s'agit d'abstraire et qui nous dit quel soin nous devons à nos idées (p. 22). Elle change le rapport que nous avons à nos abstractions, et particulièrement aux idées que nous utilisons pour penser d'autres idées (p. 6).

Malgré le disparate extrême des contributions recueillies dans ce volume, un fil directeur apparaît dans le refus de toute forme d'abstraction fondée sur une pensée duale. La modernité repose sur un mythe, celui du dualisme galiléo-cartésien, qui se montre impuissant à saisir les mouvements de l'existence. Contre ce mythe dualiste fondateur, « nous entendons par geste spéculatif la capacité à penser à partir de l'épreuve relationnelle du réel, vitale et sensible » (p. 101). À travers l'expérience psycho-vitale par exemple, nous pouvons identifier des zones mixtes de croisement ou de recouvrement où se fait sentir la continuité des êtres.

Pour revenir sur ce dualisme ou sur ce que Whitehead appelait la « bifurcation de la nature », il nous faut de nouveaux récits, des narrations, des cosmologies. Nous avons besoin de nouveaux objets qui seraient des appâts pour les sentirs et nous donneraient à penser autrement (p. 192). Tout à cet effort pour « inventer un futur senti qui modifie ce qui se passe actuellement » (p. 140), plusieurs auteurs ne s'épargnent cependant pas un certain nombre d'incongruités post-post-post-deleuziennes (la phytolinguistique, p. 71, les gorgones intrusives, p. 68, et autres tentacularités symchtoniennes, p. 45).

La pratique des gestes spéculatifs paraît plus féconde quand elle trouve à s'appliquer à des domaines mieux circonscrits, comme la démarche de l'invention ou l'écologie urbaine. Cette philosophie spéculative, qui consiste à « intensifier jusqu'à son point ultime l'importance d'une expérience » (p. 119), peut aider à dire, sans les mots des sciences humaines, qui démembrer les vécus, comment les personnes produisent de l'intelligence à partir des expériences (p. 176) ou quelles métamorphoses sont impliquées dans les apprentissages (p. 322). Ainsi le geste de Fernand Deligny est spéculatif en ce sens, car il ouvre de nouvelles possibilités d'action (p. 183). À terme, cette pratique des gestes spéculatifs conduit à relativiser le Grand Partage qui s'est instauré entre pensée sauvage et domestiquée, science et politique, faits et valeurs, santé et maladie et à lui substituer des « savoirs de transition », comme la catégorie d'anthropocène, qui modifie le cadre imposé par la bifurcation et l'approche de l'action qui en découle (p. 40, p. 319).

À noter : une belle étude sur les récits que font fabriquer les morts. De toutes les obligations que nous avons envers ces derniers, la plus importante est de protéger l'inachèvement ou, selon une expression de Simondon, de « réactualiser l'absence active » qu'ils laissent derrière eux (p. 166).

Quelques perles, à moins qu'il s'agisse encore de devenir végétaux et animaux : « à l'aulne de » (p. 199), « prendre les rennes » (p. 249).

Patrick CERUTTI